



BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - (1) 45 51 34 14

La conférence de Wannsee



Il y a cinquante ans, le 20 janvier 1942, dans une villa cossue de la banlieue de Berlin, Heydrich, le bras droit d'Himmler avait convoqué treize hauts fonctionnaires des ministères de l'Intérieur, des Affaires étrangères et de la Colonisation, des deux Chancelleries et de la Police. Parmi les fonctionnaires de la Police figurait Eichmann qui avait en charge le Bureau des affaires juives. Il s'agissait de donner une bonne fois une solution définitive au problème des juifs d'Europe, c'est-à-dire de mettre au point leur destruction systématique, commencée sporadiquement en 1940. Un quatorzième fonctionnaire se trouvait là comme technicien. C'était un haut fonctionnaire de la police, le Dr Herbert Lange, docteur en droit, commandant dans la SS. En 1940 et 1941, à la tête d'un "Kommando spécial", il avait gazé dans des camions des milliers de malades allemands et polonais des hôpitaux psychiatriques de Pologne, de Poméranie et de Prusse Orientale. C'est lui qui, à l'automne de 1941, a installé le premier grand centre de mise à mort par gaz toxique de Chelmo (toujours dans des camions), entre Poznan et Varsovie. Quand il arrive le 20 janvier à Wannsee, le "travail" est en train, juifs et tziganes meurent à Chelmo. Dans les Pays baltes, en Biélorussie et en Roumanie, d'autres "Kommandos spéciaux" ont déjà massacré, par balles, plusieurs centaines de milliers de juifs depuis le 22 juin 1941.

A Wannsee, le 20 janvier 1942, on fait le point : une liste de 31 pays d'Europe est dressée ; en face de chaque pays est indiqué le nombre de leurs juifs. Cela fera plus de onze millions de personnes (y compris les juifs d'Angleterre, de Suède et de Suisse !). La réunion se passe à mots couverts : les juifs seront transférés à l'Est, train

(suite p. 2)

La suite de Wannsee...

Un de nos camarades, Joseph Jourden, fut l'un des témoins des innombrables crimes décidés à Wannsee. Il nous a aimablement autorisés à reproduire dans nos colonnes le récit du massacre des enfants d'Ellrich, publié il y a douze ans dans un hebdomadaire israélien. Il décrit une méthode d'extermination dans les marais utilisée ailleurs, notamment à Ravensbrück, où un groupe d'hommes juifs a été achevé de la sorte dans le lac. A Auschwitz, notre camarade Yvette Farnoux a fait partie d'un kommando qui était de la même manière journalièrement décimé dans la Vistule.

Les enfants juifs d'Ellrich

Je suis arrivé au camp d'Ellrich, près de Dora, le 27 mars 1944. Le camp d'Ellrich, une ancienne carrière d'extraction de gypse, venait d'être ouvert aux déportés. Nous y étions, approximativement, 500 à 600 détenus. Dès l'arrivée au camp, dans l'après-midi, j'étais affecté, avec 60 autres, essentiellement des Russes et des Polonais - nous étions seulement 5 Français, 3 gendarmes de la Brigade de Sées dans l'Orne et leur adjudant et moi - dans un Kommando chargé d'extraire, dans un marais situé juste à l'entrée du camp, des rhizomes de roseaux. Il faisait très froid. Nous avons dû casser la glace avant d'atteindre l'eau boueuse, où, immédiatement, nous nous trouvions plongés jusqu'au ventre. A mains nues, le ventre, les épaules, voire le menton, et bien entendu les bras dans l'eau, nous avons arraché jusqu'au soir ces maudites racines sous les coups du Kapo et des *Vorarbeiter* qui trouvaient que nous n'allions pas assez vite. Je vous fait grâce des souffrances que nous avons endurées dans ce marais, quatre jours durant, incapables que nous étions de nous sécher.

Voici le décor planté ; l'histoire que je souhaite vous raconter est la suivante : le cinquième jour, vers six heures du matin, un matin froid et brumeux, notre Kommando, déjà réduit à 40 *Stücke*, les autres étant morts dans le marais ou sur la place d'appel, ou dans le Block, était au garde à vous, avec les autres Kommandos, le long de la bâtisse délabrée qui nous servait de dortoir, attendant le comptage qui débutait l'appel. Le commandant du camp est passé, comme chaque matin, devant l'ensemble des Kommandos. Il s'est arrêté devant le nôtre, s'est campé sur ses deux jambes torsées de cavalier, la badine à la main, et a fait venir l'interprète. Il souriait, et je vous assure que ce sourire était sinistre. La mort du tiers de notre Kommando n'aurait rien de bon pour nous, mouillés et gelés depuis quatre longs jours. Après le rituel discours en allemand, le commandant fit signe à l'interprète

de traduire, et celui-ci s'exécuta, d'abord en russe, puis en polonais, et enfin, en français. Et voici ce que j'ai alors entendu : "Vous, les *Stücke* du Kommando du marais, le commandant dit que vous avez de la chance. Le commandant va, tout à l'heure, recevoir un groupe de juifs, et c'est eux qui vont prendre votre place dans le marais. Le commandant dit qu'il a reçu l'ordre du Führer de tuer ces juifs, et le commandant pense, en voyant ce qui reste de votre groupe après quatre jours, qu'il n'aura pas trop de mal à y arriver. Le commandant dit que cela leur évitera de goûter les senteurs d'Auschwitz". Je dois vous dire qu'à cette époque j'ignorais et le nom et l'existence des chambres à gaz d'Auschwitz, ce qui ne m'a pas permis d'apprécier à sa juste valeur la plaisanterie du commandant. Par contre, j'ai encore aujourd'hui dans les oreilles l'écho des gros rires du commandant, des officiers SS et du *Lager-Altester* qui l'accompagnaient. Nous avons alors, effectivement, été répartis entre les autres Kommandos, et je me suis retrouvé, seul Français cette fois, avec des "Noirs" allemands et quelques Tchèques, dans un groupe de cinquante, armés de marteaux et de barres à mines, dirigé vers la colline qui surplombait le camp et, précisément, dominait le maudit marais. Nous devions construire une route. Et, dans le courant de l'après-midi, j'ai vu arriver les juifs annoncés, nos remplaçants. Mais je puis vous assurer que je ne m'attendais pas du tout à ces "juifs"-là. Ceux que je voyais, c'étaient des enfants ! Les plus âgés, vus de notre colline, n'avaient certainement pas plus de quinze ans ! Les plus jeunes ne paraissaient pas dépasser six ou sept ans ! Le soir, au retour du travail, nous les avons vus, rangés sur cinq files, déjà moins nombreux, à l'entrée du camp. Notre Kapo, qui parlait très bien le français (je vous dirai pourquoi dans un autre témoignage) nous a dit qu'ils étaient là parce que, aux dires des *Posten* qui nous gardaient sur la colline, ils allaient coucher sur place,

4. P. 46-16

dans la boue à moitié gelée et, toujours d'après les *Posten*, parce que le commandant avait décidé qu'il était inutile de leur affecter une partie d'une des masures qui nous servaient de block-dortoirs et ce, d'autant moins qu'une trentaine d'entre eux s'étaient déjà noyés dans le marais, ou étaient morts de froid, et qu'il était donc inutile de s'en préoccuper davantage. Et je les ai bien regardés, ces petits juifs : je leur devais ma vie.

Je les revois encore, hâves, décharnés, trempés de la tête aux pieds dans leurs vêtements dérisoires, la plupart d'entre eux en culottes courtes, les chaussettes tirebouchonnées leur tombant sur des chevilles souillées de la boue du marais. Ils n'avaient même pas la force de pleurer leur désespoir et je me rappelle encore ces yeux immenses qu'ils avaient, comme remplis de toute la détresse du monde. Après

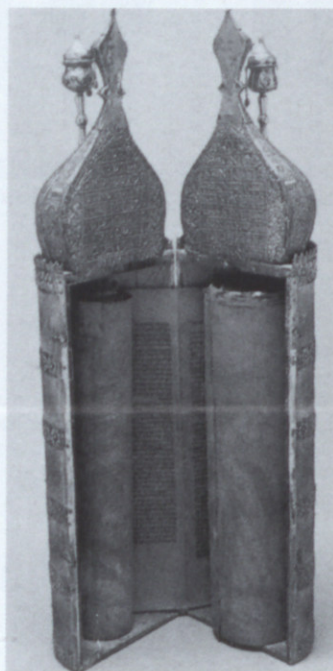
après train. Ils seront mis au travail et la plus grande partie mourra d'affaiblissement naturel. Le reste devra être "traité" de telle sorte qu'il ne reste aucun germe qui puisse faire renaître la race juive. Tous les rouages de l'État devront participer à l'action. La présence silencieuse du SS Doktor Lange laisse entendre que le travail de nettoyage des juifs sera fait désormais proprement, c'est-à-dire non plus dans le sang des mitraillées au bord des fosses, mais dans les camions à gaz bien mis au point et dans des chambres à gaz, soigneusement nettoyées à chaque fournée. Aucun fonctionnaire ne formula la moindre réserve, et les assassins de masse, mieux organisés, prirent l'ampleur que l'on sait.

Il fallut cinquante ans aux anti-nazis allemands pour obtenir que la villa de Wannsee devint un lieu du souvenir... "On" aurait préféré qu'elle tombât dans l'oubli et les interminables tergiversations et refus des autorités découragèrent l'écrivain allemand Joseph Wulf qui avait lutté des années en vain pour la transformation de Wannsee en musée. Il se suicida.

Étonnement et écœurement aussi chez nous lorsque, par exemple, il y a un ou deux ans le journal *Le Monde* consacra une page entière à l'histoire de la ville de Lodz en Pologne - depuis son développement industriel du début du siècle jusqu'à nos jours - sans dire un seul mot de l'atroce ghetto où périrent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants... jusqu'au transfert des survivants à Auschwitz en août 1944.

Le 20 janvier 1942, rappelle notre camarade autrichien Hermann Langbein dans le *Bulletin de l'Association autrichienne d'éducation civique* ne doit pas être seulement l'occasion d'une évocation historique, mais un avertissement. Si, en période difficile, les sociétés se laissent aller à considérer certains citoyens comme de "moindre valeur", le danger nazi est déjà là. Wannsee doit être un symbole de vigilance.

l'appel, j'aurais bien voulu parler d'eux avec quelqu'un, mais mon Kapo m'ayant intégré dans son block, je n'ai pu rencontrer aucun compatriote. Ils ont duré trois jours, ces enfants juifs. Pendant trois jours, de "ma" colline, je les ai vus, frappés à coups de manches de pioche par les SS qui les gardaient, et qui, pour ne pas salir leurs bottes, avait dis-



Rouleaux de Thora

Berlin commémore le cinquantenaire de la conférence de Wannsee : inauguration d'un Mémorial sur le lieu même où elle s'est tenue, plusieurs expositions dont une sur le Ghetto de Lodz, une autre sur la culture juive à travers les siècles et le monde.

posé des madriers dans le marais pour pouvoir les atteindre plus facilement. Mon Kapo, le "Noir" allemand, a hoché la tête pendant trois jours, en répétant : "Junge, Junge Juden !" d'un air désespéré. De temps en temps, je regardais le marais. Jamais je n'oublierai !

D'après le Kapo, c'étaient de jeunes juifs hongrois*. Ils étaient probablement entre deux cents et deux cent cinquante.

J. Jourden
38 414 KL Bü.

* D'après Georges Wellers c'étaient plutôt des petits roumains.

L'Association nationale des Médecins Déportés et Internés annonce une conférence, accompagnée de projections et suivie d'un débat, intitulée : "Rôle des Médecins dans l'univers concentrationnaire et dans le génocide. Le cas particulier du lavage de cerveaux dans les camps communistes".

Elle aura lieu le 31 mars à 18 h à l'auditorium du Parc des Expositions, (MEDEC), porte de Versailles - Paris.

Au stand dit : "Des Médecins du Front" on bradera des livres de médecins anciens combattants et de résistants.

RECENSEMENT DES JUIFS D'EUROPE

Source : Protocole de la Conférence de Wannsee

Pays - Land	Zahl - nombre
Altreich - Allemagne	131 800
Ostmark - Autriche	43 700
Ostgebiete - Territoires de l'Est	420 000
Generalgouvernement - Pologne	2 284 000
Bialystock	400 000
Protektorat Böhmen und Mähren Bohême Moravie	74 200
Estland/Judenfrei - Esthonie "nettoyée"	
Lettland - Lettonie.....	3 500
Litauen - Lithuanie	34 000
Belgien.....	43 000
Dänemark.....	5 600
Frankreich/Besetztes Gebiet Zone occupée	165 000
Frankreich/Unbesetztes Gebiet Zone non occupée	700 000
Griechenland - Grèce.....	69 600
Niederlande - Pays-Bas	160 800
Norwegen.....	1 300
Bulgarien.....	48 000
England.....	330 000
Finnland	2 300
Irland.....	4 000
Italien/Einschließlich Sardinien y compris la Sardaigne	58 000
Italien/Albanien	200
Portugal	3 000
Kroatien	40 000
Rumänien/Einschließlich Beßarabien y compris la Bessarabie	342 000
Schweden - Suède	8 000
Schweiz - Suisse	18 000
Serbien	10 000
Slowakei	88 000
Spanien	6 000
Türkei (europäischer Teil) (partie européenne)	55 500
Ungarn - Hongrie.....	742 800
UdSSR	5 000 000
Ukraine	2 994 684
Weißrußland aussch. Bialystock Bielorussie	446 484
Zusammen über en tout plus de	11 000 000

*
* *

Nouvelle valeur du point qui passe de 68,77 au 1^{er} janvier 1991 à 69,46 à compter du 1^{er} août 1991 à 70,15 à compter du 1^{er} novembre 1991

Faut-il encore témoigner ?

Quelques lauréats des Yvelines du Concours de la Résistance et de la Déportation écrivent ce qu'ils ont retenu lors de leur voyage organisé pour eux à Besançon et au Struthof début Septembre.

"Ils auraient pu être nos grands-parents – Témoins de l'Histoire, victimes à jamais meurtries dans leurs âmes et dans leur chair par la folie de quelques hommes, ils ont su, grâce à leur présence, à leur dynamisme et surtout à leurs nombreux témoignages, conférer à notre voyage une dimension historique très précieuse.

Alors, nous autres, lauréats privilégiés, jeunes de moins de vingt ans, nous n'oublions pas."

C'est ainsi qu'Alice Tagger, élève de Première, débute son récit.

Nathalie Varennes, élève de Terminale fait un ample compte rendu particulièrement émouvant, en voici une partie :

"Après un agréable trajet en train, nous découvrons Besançon, ville pittoresque s'il en est, mélange subtil de Belgique et d'Espagne. Au fur et à mesure que l'on se rapproche de la massive citadelle édifiée par Vauban, on sent que quelque chose de difficile (le symbole en serait l'ascension laborieuse) quelque chose de grand et de précieux à la fois s'y cache. "De la terrasse d'où l'on surplombe la ville, la brise, bienvenue par cette canicule, nous souffle que de hauts faits se sont déroulés ici. En effet, outre Victor Hugo et les frères Lumière, Besançon a abrité pléthore de héros. Où sont-ils ?

"Tout près de nous, leur souvenir est conservé intact dans l'enceinte des murs épais du Musée de la Résistance et de la Déportation. Pourtant, que de péripéties avant d'en arriver à ce superbe écrin qu'est le musée ! comme nous l'explique M^{me} Lorach, ancienne déportée et créatrice du musée.

"Dans le pourquoi de la fondation du musée, on trouve la réponse à ces sensations qu'on a en arrivant : Besançon, charnière entre la France libre et la France occupée, a été l'un des fiefs de la Résistance ; durant l'occupation, une centaine de résistants furent fusillés à la citadelle... cette même citadelle où nous nous trouvons..."

"Baladeur sur les oreilles, on se retrouve plongé cinquante ans en arrière et on déambule dans cette période troublée.

"Parfaitement conçu du point de vue didactique, le musée a réussi à me bouleverser encore, moi qui croyais être renseignée. Au hasard des différentes salles, des phrases, des photos m'ont interpellée :

"Ne pas témoigner serait trahir"

"Cette devise choisie par M^{me} Lorach prend tout son sens au long de la visite ; le témoignage rend justice à des personnes qui ont bel et bien existé, des gens de la région qu'on aurait très bien pu connaître si on avait vécu à l'époque, à la limite des gens banals. "Mais ces gens ont eu un destin hors du commun justement, ils se sont sacrifiés pour un idéal que tous n'ont pas voulu ou n'ont pas osé avoir. Pour cela il était effectivement nécessaire de ne pas les laisser retomber dans l'anonymat : il

faut qu'on se souvienne de Louis le passeur, de Paul le maquisard, des compagnons de déportation, de tous sans exception.

*
* *

Ce ne fut qu'un prélude. "Là où l'on brûle des livres, on finira par brûler des hommes".

"Terriblement impressionnante, cette prémonition du poète allemand Heinrich Heine. Elle me rappelle la remarque d'Eva, compagne de voyage : "il y a eu aussi des Allemands qui ont souffert de la barbarie nazie".

"Pour 90 % de Français, cette guerre n'est pas leur guerre. Ce qui compte, c'est manger, se vêtir, se chauffer".

Henri Frenay - *La nuit finira*

"L'état d'esprit des Français en automne 1941 vu par un résistant. Cette phrase est la confirmation que ces 10 % étaient de véritables héros et souligne combien leur action était courageuse et extraordinaire. De nos jours, ils sont reconnus, mais que leur détermination devait être forte à l'époque !

"Ils étaient aussi caractérisés par leur modestie, eux qui risquaient leur vie à chaque instant, ayant à lutter non seulement contre l'étranger envahisseur, mais aussi contre leurs compatriotes tournés vers Pétain.

"Je ne savais pas que c'était aussi simple de faire son devoir quand on est en danger"

Jean Moulin - 15 juin 1940



"Sur le même plan qu'un Jean Moulin M^{me} Fredin et Garin disant qu'elles ne faisaient pas grand-chose en hébergeant des aviateurs anglais chez elles, ou M^{me} Fleury, encore lycéenne, recopiant et diffusant des tracts et des journaux dans le Versailles pétainiste. Une question posée reste sans réponse tout de même : qu'aurions-nous fait, nous, à leur place ?

"Ensuite, un moment d'émotion intense lorsque M. Kruzynski nous a commenté la maquette du camp de Mauthausen. Je crois que c'est un des instants que je n'oublierai jamais, il vaut plus que tous les livres qu'on a pu écrire sur l'univers concentrationnaire. Cette émotion se retrouve dans les dessins de Jean Daligault et Léon Delarbre, qui rendent toute l'obstination d'être de leurs auteurs et sont des témoignages inestimables et irréfutables de ce qu'ont été les conditions de vie,

ou de mort devrait-on peut-être dire, dans les camps de concentration.

"Mais à mon avis, les dessins les plus parlants malgré leur pudeur sont ceux représentant les rescapés de Ravensbrück (par Jeannette l'Herminier).

"Vraiment, le musée gagne à être connu bien au-delà de la Franche-Comté."

*
* *

"Des géraniums aux fenêtres, un paysage vallonné et boisé, des noms à consonnance germanique : nous sommes dans les Vosges. Qui pourrait se douter qu'à l'ombre des sous-bois de conifères où filtre le soleil d'août, s'ouvre soudain un espace sans ombre autre que celle des baraques et des miradors ?

"Rien qu'à la vue des double-rangs de barbelés électrifiés, on a le sang qui se glace. On se sent tout petit face à l'immense porte d'entrée. La visite du musée du camp de Natzwiller perdait a fortiori de son intérêt à la suite du musée de Besançon, à l'exception de quelques photos spécifiques au camp que l'on avait simplement à replacer dans la réalité environnante.

"Par contre, la chance et l'avantage que nous avions sur les autres visiteurs, c'est que nous avions des guides qui ont vu, qui ont vécu l'univers concentrationnaire et qui ont fait revivre pour nous ce qui s'est passé. En s'arrêtant, on voit s'offrir à nous le magnifique panorama des Vosges, malgré lui vestige de l'ironie nazie.

"On n'a pas de peine à imaginer le calvaire incessant des internés travaillant de force, en remontant vers le Mémorial sous la chaleur étouffante. Au pied du Mémorial, les tombes de ceux que personne n'a recherché. Devant tous ces noms, toutes ces croix qui s'alignent, on comprend l'importance de cette phrase d'Albert Camus : "Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime, si ce n'est l'obstination du témoignage".

"Je réalise de plus en plus le gain inestimable de ce pèlerinage. Je ne pourrais pas expliquer quel il est, quelque chose comme une mise en garde contre les apparences trompeuses : le camp n'est-il pas caché dans les Vosges ? Cette maison qui semble anodine n'est-elle pas une chambre à gaz ?

"Je revois encore une salle où flottait une odeur persistante de formol, qui vous saisit jusqu'au vertige..."

Faut-il témoigner (suite)

Il est intéressant aussi de lire les réflexions tirées du texte de *Mathieu Monthéard*, élève de Terminale : "Puisque ce voyage était consacré à la Mémoire, j'insiste sur un point symbolique qui m'a particulièrement frappé - c'est la possibilité à l'heure actuelle de conserver et de faire partager à tous les marques du passé.

"Ainsi à Besançon l'utilisation de l'audiovisuel, la création d'une bibliothèque complètement informatisée et au Struthof la conservation d'un monument aussi parlant et poignant qu'un camp de concentration nazie.

"Ceci me rend optimiste, puisque nous pouvons être informés, puisque nous pouvons visiter des lieux chargés d'Histoire, puisque nous pouvons encore discuter avec des témoins si bouleversants, c'est donc que nous ne devons pas ignorer le passé et que, en découvrant ces pages tragiques et glorieuses, nous devons en tirer des conclusions utiles pour le futur."

Patrice Tromparent, lauréat de Première, dans son commentaire personnel réfléchit à ce qu'aurait pu être son propre engagement face à la débâcle de 1940 et face à l'occupant : "Tout quitter et rejoindre la France libre, rester en France et risquer sa vie en faisant de la résistance, ou s'engager dans la collaboration ? Cette période ambiguë de notre Histoire nous montre que la France était capable du pire et du meilleur. A nous maintenant de prouver que grâce au modèle des résistants, nous choisissons le camp de la lutte contre l'oppression".

Tout comme l'a dit le jeune chef du soulèvement du Ghetto de Varsovie :

"Tu peux serrer dans ton poing une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe, elle ne mourra pas sans t'avoir piqué, c'est peut-être rien, mais, si elle ne le faisait pas, cela ferait longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles".

Jacqueline Fleury
Déléguee des Yvelines

LE SOUVENIR DE BERGEN-BELSEN AU PÈRE LACHAISE

Les anciennes (et anciens) camarades qui ont pendant leur déportation transité ou séjourné à Bergen-Belsen, ainsi que les familles des déportés dans ce camp affreux, souhaiteraient l'érection d'une stèle au cimetière du Père Lachaise à la mémoire de ceux qui y laissèrent leur vie. Un comité sera constitué pour étudier l'ensemble du projet (concession - monument).

Les personnes concernées s'adresseront à :
Madame Jeannine Montserrat
32, rue Amelot, 75011 Paris.

IN MEMORIAM

Magdeleine Nicolas LUGAND



Agée de plus de 40 ans, Magdeleine Nicolas Lugand fut arrêtée en décembre 1943 à Paris avec son mari et son père, le général Lugand ; elle fut envoyée à Angers à la prison du Pré-Pigeon et mise en cellule seule, juste en face de la mienne. Depuis ce jour où nous nous sommes aperçues, nous ne nous sommes plus quittées.

Nous avons franchi toutes les étapes de la déportation ensemble. Ce fut : Romainville étape de transition, Aix-la-Chapelle en forteresse où nous étions six dans une petite cellule puis Ravensbrück au bloc 32, Mauthausen, Amstetten, la carrière et le retour.

Elle a tout supporté avec l'espoir de revoir son mari et son père. A son retour, elle n'a pas eu la joie de les retrouver : ils sont morts tous les deux à Mauthausen.

Son attitude courageuse dans la Résistance au sein du réseau *Libération Nord* lui valut la médaille de la Résistance, la Croix de guerre, la Légion d'Honneur.

Très éprouvée par la maladie et la mort de son jeune frère, elle reprit néanmoins ses activités. En 1965, elle entre au Conseil Municipal de Bayonne ; elle y restera jusqu'en 1989. Servir les autres, c'est le Credo auquel elle s'est consacrée à toutes les périodes de sa vie. Elle termina sa carrière en s'occupant des personnes du 3^e âge dans les foyers.

Déléguee de l'A.D.I.R. pour les Pyrénées-Atlantiques, toutes celles qui l'ont connue ne l'oublieront pas. Toujours souriante, accueillante et d'une grande tendresse, toujours tournée vers son prochain. Elle nous a quittées le 26 octobre 1991 en nous laissant un grand vide.

Nous sommes très tristes mais fières d'elle.

Yvonne Charrier

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Paulette Hourdin (35 372) d'Alfortville fait part de la naissance de sa petite-fille Elodie Bridoux, le 2 septembre 1991.

Blanche Benoit (38 777) de Luxeuil-les-Bains, fait part de la naissance le 6 janvier de ses petites-filles Constance et Laure.

Elisabeth Guillemain-Bertrand (43 180) de Francheville, fait part de la naissance de son vingt-et-unième petit-enfant Mélanie.

DÉCÈS

Notre camarade Marie-Louise Denis, de Clermont-Ferrand, est décédée le 11 septembre 1991.

Notre camarade Madeleine Bitouzet (35 208), de Paris, est décédée le 17 décembre 1991.

Notre camarade Fernande Valgaere, de Sanary, est décédée le 18 décembre 1991.

Notre camarade Jeanne Dabrowski (57 448), de Créteil, est décédée le 25 décembre 1991.

Notre camarade Marthe Scheibel (39 301), de Illkivich-Greifenstaden, a perdu son mari le 5 décembre 1991.

Notre camarade Germaine Sourgens (62 447), de Bordeaux, a perdu son mari en novembre 1991.

Notre camarade Odette Garnier (38 825), déléguée-adjointe des Alpes-Maritimes, a perdu son mari en décembre 1991.

Notre camarade Josette Guillaume (27 395), de Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme), est décédée le 8 janvier 1992.

Notre camarade Madeleine Thomas, de Caen, est décédée le 14 janvier 1992.

Notre camarade Irène Besnard (57 776), d'Orléans, est décédée le 28 janvier 1992.

Notre camarade Marcelle Ménard (43 204), de Cholet, est décédée en janvier 1992.

Notre camarade Andrée Astier (27 333), déléguée du Languedoc-Roussillon, a perdu son mari le 14 février 1992.

Notre camarade Geneviève Folgoas, déléguée des Hauts-de-Seine (57 000), a perdu son fils Hervé, le 17 février 1992.

DÉCORATIONS

Madeleine Henry, née Roux, du Perreux (27 518) a été promue au grade d'Officier de la Légion d'Honneur.

RAVENSBRÜCK

Le pèlerinage aura lieu du vendredi 1^{er} mai au lundi 4 mai 1992.

Le départ se fera par avion, Air France nous ayant consenti un prix unique de 4 680 F (au lieu de 5 180 F).

Compte tenu qu'il s'agit d'une période de vacances scolaires, nous avons pensé que nous devions faire un effort. Au congrès de Metz il a été suggéré d'ouvrir une "souscription pèlerinage" qui serait consacrée aux participantes ayant l'intention d'emmener un enfant ou une personne amie.

Nous vous signalons que nous serons hébergées au "Stadt Berlin" en plein centre-ville.

Le départ se fera à 12 h 25 à Roissy, terminal D et le retour à 11 h 35 à Roissy II.

Inscription à Vogue Voyage,

71, avenue Victor Hugo, 75116 Paris
tél. : 45.00.59.29

en adressant un acompte de 1 150 F par personne.

Vous serez avertie avant le départ du coût par enfant, lorsque nous aurons fait le point de la "souscription pèlerinage".

Pour l'Amicale
La Responsable : P. Le Chevallier

N. N.*

Sans le grand philosophe, Marcel Conche, *N.N.*, ce livre exceptionnel n'eût pas été réédité.

Violette Maurice l'a, en effet, fait paraître dès son retour de déportation et je me demande encore pourquoi nous ne l'avons pas lu dès 1946. Oui, pourquoi ? Car cette œuvre de Violette Maurice, si courte, si dénuée de toute prétention, réussit en quelques nouvelles particulièrement brèves, à évoquer les multiples facettes, facettes souvent terrifiantes, que présentaient les camps nazis. Sadisme gratuit de la part des S.S., souffrances pratiquement incommunicables des prisonnières déportées à Ravensbrück et à Mauthausen, les deux camps dans lesquels une brillante résistance (et de la première heure) a conduit Violette. Notre auteur réussit presque à faire sentir l'indicible, à le transmettre de l'intérieur.

Mais, comme le dit Marcel Conche, Violette n'écrit pas pour le seul plaisir d'écrire : "C'est, aujourd'hui, dans ses paroles et dans ses actes, répéter le refus, qui animait ces femmes déportées, afin que l'entreprise d'inhumanité ne refasse pas surface – le répéter, mais en regardant vers l'avenir ; c'est être responsable [...] c'est vouloir un avenir qui soit l'avenir du passé, c'est-à-dire où le passé trouve son sens."

Pour ce faire, il fallait frapper fort et juste.

Dès les premières pages apparaît l'incroyable camaraderie, l'amitié qui nous liait. Juste à côté, surgit l'infirmerie, et les mortes, non ces mortes de rêve, aux positions de repos et presque de bien-être, mais des corps aux membres contorsionnés, donnant à des femmes, encore vivantes et souffrantes, si peu de temps avant, l'allure de "folles" : "vision de cauchemar qui hante les malades". Et, parfois, une morte, encore vivante, se trouve dans le tas de cadavres, elle se relève, tente de courir, d'échapper... pour se retrouver, peu après, de nouveau à l'infirmerie d'où elle va bientôt rejoindre un nouveau tas de cadavres, morte à jamais comme les autres, muette à jamais si une Violette Maurice et d'autres, peut-être, d'une façon ou d'une autre, ne la font pas revivre dans leur cœur.

Parmi ces femmes, des enfants, des enfants malades que l'on maltraite en les qualifiant d'"enfants gâtés" parce qu'ils souffrent et que les nazis les voudraient morts, morts, séparés de leurs parents, de leurs amis, dans une angoisse totale et sans espoir.

Il faut lire ce livre pour comprendre. Chaque nouvelle présente un aspect différent de l'horreur. Mais, souvent, à côté de l'horreur, un geste de courage éclate, un défi comme celui des *Verfügbar* qui parviennent à échapper au travail, au risque de se faire matraquer et envoyer au *Straffblock*. Que d'humour, alors dans la façon dont Violette décrit la vie de ces fuyardes bienheureuses qui réussissent à éditer

"des poèmes retrouvés de mémoire, sur du papier volé, à l'aide de plumes volées et d'encre volée. C'était l'édition de la "Croix de Lorraine".

Mille facettes, je le répète, à ce livre, impossible de les évoquer toutes. Faim, froid, entassement, crasse, appels interminables debout dans la froidure, morts lentes ou violentes, tout y est.

Je voudrais ajouter que des prénoms, des silhouettes esquissées avec tendresse, ajoutent une note dramatique de vie à tant d'histoires de morts. Ainsi en est-il dans la nouvelle intitulée *Bombardement d'Amstetten*. D'un groupe de prisonnières "transportées" vers un nœud ferroviaire à déblayer sous les bombardements, seules deux reviennent : Miarka et Violette.

Aux autres, à toutes les autres, pourraient s'appliquer l'apostrophe de cette dernière à son amie Mag. qui espérait que des enfants la reconnaîtraient lorsqu'elle reviendrait : "Non ! Tu ne rentreras pas... Ils ne pourront pas en effet te reconnaître, le bombardement d'Amstetten ne t'a pas épargnée ! Je revois ta robe de morte et l'écharpe rouge dont je t'avais fait cadeau, tous tes vêtements entassés pêle-mêle à côté du four crématoire." "... je t'appelle, ô ma sœur, me répondras-tu ?"

Et pourtant, malgré l'horreur, en dépit des souffrances, surnage toujours chez Violette – presque toujours – un extraordinaire sens de la nature qui va jusqu'à une sorte d'animisme, un élan de vie qui va jusqu'à la joie "une joie sauvage nous gonfle le cœur" parce que devant ses propres ruines (après le bombardement d'Amstetten), l'ennemi comprendra, peut-être, peut-être, à quoi aboutit le nazisme. Hélas, l'a-t-on compris ? Depuis, l'on peut penser que ce ne sont pas les bourreaux qui sont hantés par les fantômes de leurs victimes, défigurées par la souffrance et la torture, mais nous.

Mais j'extrapole un peu. D'ailleurs cette joie qui lui fait penser qu'"il y a plus de grandeur à être tuée de cette sorte [dans une forêt, sous les bombes] qu'à mourir d'agonie lente dans un camp de concentration" tombe brutalement lorsqu'elle voit défiler les corps de ses camarades, de ses amies qu'elle comptait revoir après la victoire finale, déjà si proche.

D'où cette espèce de culpabilité que, toutes ou presque toutes, nous ressentons, que d'autres, à l'heure actuelle, éprouvent aussi après un accident, moins long, moins inhumain, certes, mais trop réel aussi, où ils se retrouvent, étonnés d'être vivants encore alors que les autres, toujours les autres, sont morts.

Anne-Marie Bauer

* *N.N.*, Violette Maurice, préface de Marcel Conche, Éd. Encre Marine, Fougères, 42220 La Versanne, 1991 (79 F).

A nos camarades qui ont séjourné aux camps de Watenstedt/Leinde (usines Hermann Goëring) et Salzgitter-Bad, l'Association "Arbeitskreis Stadtgeschichte" de Salzgitter fait savoir qu'une rencontre internationale d'anciens détenus de ces camps aura lieu du 8 au 12 avril 1992.

L'hébergement et le séjour seront pris en charge par les organisateurs.

Il serait souhaitable que nous nous y manifestions nombreuses pour appuyer par notre présence la demande de création dans ces lieux d'un Centre de documentation.

Le programme est à votre disposition au siège de l'A.D.I.R.

Toujours jeunes !

La guerre de 1939-45 et son cortège d'horreur laisse à la jeune génération une empreinte d'irréel et d'inconcevable.

Les images et témoignages reportés sur les camps de concentration semblent appartenir à une autre dimension. Pourtant, il y a cinquante ans, ces pratiques bestiales prirent racine et trouvèrent un plein épanouissement ! En quelques années, elles entraînaient des millions de vie dans le linéol souillé d'une mort dénuée d'humanité...

Certaines personnes survécurent et j'ai eu l'honneur d'en rencontrer. Sous leurs boucles blanches se cachent un dynamisme insoupçonné, un trésor de gentillesse et de dévouement. Leurs yeux irradient de ce bonheur de vivre pour lequel elles se sont battues sans relâche. Cette plaie qui jamais ne cicatrisera, elles l'évoquent avec sérénité et recul, la considérant même parfois comme une épreuve des plus positives.

Eh bien, je trempe mon humble plume pour vous remercier de cette leçon de vivre. Je n'oublierai pas hélas, que l'inhumanité est aussi le propre de l'Homme.

C. Ollerdisen (21 ans)

La loi Badinter en application

Un arrêté du 5 avril 1991 du Secrétariat d'État aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre a créé un groupe de travail chargé de suivre l'application de la "loi Badinter" de 1985, visant à faire figurer sur l'acte de décès de toute personne morte en déportation, homme, femme, ou enfant, la mention « mort en déportation ». Il concerne surtout, mais pas seulement, des familles juives qui ont entièrement disparu sans qu'un membre de la famille ait pu s'occuper de mettre en ordre l'état-civil. Les membres de ce groupe de travail ont été choisis en raison de leur compétence, ce sont : Mmes Anise Potel-Vinay, Rita Thalmann, Anne Grynberg, MM. Serge Choumoff, Pierre Fossina, Gabitz, M^{re} Yves Jouffa, Serge Klarsfeld.

Réunis plusieurs fois par M. Barcellini, ils apportent leur aide et des suggestions à la difficile mise sur fiches informatiques des quelque 100 000 morts en déportation de la Deuxième guerre mondiale.

Une liste de maisons de retraite a été publiée dans le dernier V.V. L'ADIR tient à la disposition de toutes les

Guide des établissements pour personnes âgées en Ile-de-France qui est très complet.

Se renseigner directement auprès du siège, 241, bd Saint-Germain 75007 Paris

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le vendredi 20 mars 1992 à 14 h 30

au Centre Chaillot-Galliera

28, avenue Georges V, 75008 Paris (métro Alma-Marceau ou Georges V)

En 1992, l'Assemblée générale se tiendra sur une journée.

Horaire :

A 14 h 30 : Assemblée générale au Centre Chaillot-Galliera, 28, avenue Georges V, 75008 (métro Georges V ou Alma-Marceau).

A 18 h 30 : Ravivage de la Flamme à l'Arc-de-Triomphe.

A 19 h 15 : Dîner (assis) à la Maison des Polytechniciens, les transports seront assurés

par des autobus parisiens. Le prix de ce repas est fixé à 240 F.

ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortant cette année sont :

Mmes Denise Côme, Yvette Farnoux, Germaine de Renty, Françoise Robin, Germaine Tillion.

Candidature au Conseil : Marie-Claire Jacob.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à celles de nos camarades ne l'ayant pas encore fait de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1991 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'ADIR, CCP Paris 5.266-06 D.

Palmarès des Prix Littéraires 1991 de la Résistance

Il y a de cela cinquante ans la Résistance entraînait en littérature. Aux œuvres de combat détaillées par Pierre Seghers dans *La Résistance et ses Poètes* (1974) ont succédé témoignages, souvenirs, Mémoires de personnalités, enquêtes d'historiens ou de psychologues.

Fédération de cent-dix associations dont la quasi-totalité des réseaux, le Comité d'Action de la Résistance, présidé par M^e Verny, décerne chaque année depuis 1960 un prix littéraire. Ainsi se sont inscrits au palmarès, entre autres, P. Julitte, Jacques Delarue, Jean-François Steiner, Gilberte Brossolette et, en 1967, 1968, deux de nos compagnes, Catherine Roux et Jeannette L'Herminier.

En cette année 1991 le choix du jury semble inspiré par la phrase de Bernanos rapportée en 1941 dans *Témoignage Chrétien* : "L'État ne craint qu'un rival, l'homme, je dis l'homme seul, l'homme libre".

Car c'est à trois hommes libres que rendirent hommage Maurice Schumann, président du jury et Marie-Claire Scamaroni, le 13 novembre dans les salons de l'Hôtel de Lassay.

Alors père de huit enfants, le Docteur Paul Lohéac arrêté après avoir soigné un maquisard, relate avec précision sa lutte pour conserver à travers les aléas des Kommandos sa dignité et sa fidélité au serment d'Hippocrate, et confesse discrètement sa foi, source de sérénité. Madame Lohéac qui s'employa à faire rééditer *Un médecin français en déportation* reçoit le prix qui couronne à titre posthume l'œuvre de son mari.

Encore étudiant, le Docteur Fernand Belot, médecin auxiliaire durant la débacle, concilie en octobre 1940 la reprise de ses études de médecine, ses fiançailles et un engagement

inconditionnel dans la Résistance lyonnaise aux côtés de S. Fumet, E. Mounier, du Père Chaillot... Arrêté avec sa femme, quelques mois après son mariage, interrogé par Barbie, il sera fusillé avec dix-huit prisonniers de Montluc le 9 juin 1944. Une mention spéciale est attribuée au *Sel de la mine*, récit où Raymond Belot-Guyon fait revivre l'engagement et le rayonnement de son mari dont l'exemple lui fut réconfort durant sa propre déportation, aiguillon à son retour de Suède durant ses études de médecine entreprises pour rester unie au disparu.

Mort à Mauthausen pour avoir accueilli enfants juifs et réfractaires dans le Petit Collège des Carmes dont il est supérieur, le Père Jacques - connu aujourd'hui par le film de Louis Malle - est au centre de l'enquête menée dans le cadre d'un Projet d'Action Éducative par les élèves du collège public d'Avon : *Les Déportés d'Avon*, Maryvonne Brunschweige, Bernard Gidel (Éd. La Découverte, 1980).

Ainsi, dans ce palmarès du 13 novembre 1991, le Comité d'Action de la Résistance unit-il aux héros disparus les gardiens du souvenir.

Quelques jours plus tard, le 25 novembre, dans un salon de l'hôtel Lutetia était décerné pour la première fois le prix Philippe Viannay - Défense de la France, "destiné à récompenser un ouvrage récent, publié ou non, portant sur la Résistance en France ou en Europe".

Pour perpétuer, avec la mémoire de la Résistance, le souvenir de Philippe Viannay fondateur en 1940 du journal *Défense de la France*, il était normal qu'entre les dix-huit titres présentés le choix du jury présidé par René Rémond, s'arrêta sur des journalistes, "tels qui luttèrent pour la liberté, tels qui s'efforcent cinquante ans plus tard de mesurer l'action de leurs aînés".

Le premier auteur récompensé - à titre posthume - Jacques Kayser, journaliste et diplomate, à Londres depuis 1943, débarque en Normandie, à 44 ans, le 30 juin 1944 comme chef de service des correspondants de guerre et officier de presse du général Koenig. Publié par son fils, son carnet de route, *Un journaliste sur le front de Normandie* (Éd. Arléa, 1991) - véritable document historique - relate l'avancée vers Paris et l'ambiguïté des relations entre Français Libres, Alliés, Résistance Intérieure et population locale.

C'est aussi de chercheurs ayant fait œuvre d'historiens que relèvent les deux prix suivants : l'enquête des collégiens d'Avon sur la vie de leur commune durant l'occupation (ouvrage cité plus haut), et un mémoire de maîtrise soutenu en 1991 à Nancy par Laurent Pardieu, jeune étudiant de 23 ans et intitulé : "*Lorraine 1942-1944, un journal clandestin de la zone interdite*".

La Lorraine Libre, une des rares preuves matérielles de la Résistance dans les départements lorrains et comtois intégrés à la zone interdite, fut fondée en février 1942 par Marcel Leroy, instituteur public, catholique et militant du Front Populaire. "Le général de Gaulle... dans l'intérêt national sera le seul guide" affirme le premier numéro du journal.

Déporté à Dora où il meurt le 7 mars 1944, Leroy fut remplacé par deux journalistes de *Franc-Tireur* et par René Fallas dont les archives et la mémoire ont permis à Laurent Pardieu d'évaluer la dimension du journal qui fut, en fait, un véritable mouvement de résistance intérieure.

Rassemblant quatre générations, de tels palmarès ne répondent-ils pas, dès à présent, au vœu exprimé par Jacques Decour avant son exécution le 30 mai 1942 :

"Je me considère comme une feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau.

De la qualité de la feuille dépendra celle du terreau.

Je veux parler de la jeunesse française en qui je mets tout mon espoir."

Marie-Suzanne Binétruy

N.B. Le livre du Dr Paul Lohéac *Un médecin français en déportation* est à commander à Mme Lohéac, 20, rue Hugot Derville 56110 Gourin (110 F).

Le mémoire de Laurent Pardieu n'a pas encore été publié.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6

Avec les Rois, nous avons fêté le dimanche 19 janvier, à Paris, l'entrée dans le "Club des 90 ans" de notre camarade Marie Cahoure !